

LE PRINCIPE D'IDENTITÉ

[257] Le principe d'identité reçoit couramment la forme : $A = A$. Il est accepté comme loi suprême de la pensée. Nous allons essayer d'arrêter un temps notre attention sur ce principe, car nous voudrions apprendre de lui ce qu'est l'identité.

Quand la pensée, réclamée par une chose, se tourne vers elle et la suit, il peut lui arriver de se transformer chemin faisant. Aussi sera-t-il à propos, dans ce qui va être exposé, de prêter plus d'attention au chemin qu'au contenu. La progression de cette conférence s'opposera d'elle-même à ce que nous nous attardions sur le contenu.

Que dit la formule $A = A$, par laquelle on a coutume de représenter le principe d'identité? Cette formule pose l'égalité de A et de A . Or toute égalité requiert au moins deux termes. Un A est égal à un autre A . Est-ce bien là ce que veut dire le principe? Manifestement non. L'identique, en latin *idem*, traduit le grec τὸ αὐτό, soit en allemand *das Selbe*, en français *le même*. Si quelqu'un répète la même chose, par exemple : la plante est la plante, il profère une tautologie. Pour qu'une chose puisse être « la même », un seul terme suffit toujours. Nul besoin d'en avoir deux comme dans l'égalité.

[258] La formule $A = A$ indique une égalité. Elle ne présente pas A comme étant le même. La formule courante du principe d'identité voile précisément ce que le principe voudrait dire, à savoir que A est A , en d'autres termes, que tout A est lui-même le même.

Pendant que nous définissons ainsi l'identité, une parole ancienne se réveille au fond de notre mémoire, celle par laquelle Platon nous fait entendre ce qu'est l'identique, et cette parole en évoque elle-même une plus ancienne. Dans le *Sophiste*, 254 d, Platon parle de στάσις et de χίνεσις, d'arrêt et de changement, et il fait dire à l'Étranger, en ce même passage : οὐχοῦν αὐτὸν ἕκαστον τοῖν μὲν δοῦν ἕτερόν ἐστιν αὐτό δ'ἑαυτῷ ταῦτόν.

« Maintenant chacun d'eux est différent des deux autres, mais il est lui-même à lui-même le même. » Platon ne dit pas seulement : ἕκαστον αὐτό ταῦτόν, « chacun est lui-même le même », mais bien : ἕκαστον... αὐτό δ'ἑαυτῷ ταῦτόν, « chacun est lui-même à lui-même le même »).

Le datif δ'ἑαυτῷ veut dire que chaque chose est elle-même restituée à elle-même, qu'elle-même est la même – à savoir pour elle-même avec elle-même. La langue allemande, comme la langue grecque, offre ici l'avantage qu'elle désigne et éclaire l'identité par un seul et même mot¹, mais en le variant dans des formes différentes².

¹ *Selb*.

² *Selber, das Selbe, selbst, Selbstheit, etc.*

Il est donc préférable de donner au principe d'identité la forme : $A \text{ est } A$, et cette forme ne dit pas seulement : Tout A est lui-même le même, mais bien plutôt : Tout A est lui-même le même avec lui-même. L'identité implique la relation marquée [259] par la préposition « avec », donc une médiation, une liaison, une synthèse : l'union en une unité. De là vient que, d'un bout à l'autre de l'histoire de la pensée occidentale, l'identité se présente avec le caractère de l'unité. Cette unité, toutefois, n'est aucunement le vide de ce qui, privé en soi de toute relation, persiste et s'obstine dans une fade uniformité. Mais, pour qu'apparût nettement la relation du même avec lui-même, pour que cette relation, qui domine au sein de l'identité et qui a de bonne heure donné quelques signes de sa présence, fût bien caractérisée comme médiation, pour qu'on réussît à assigner une place à cette médiation transparaissant au sein de l'identité, il a fallu plus de deux mille ans à la pensée occidentale. Car c'est seulement la philosophie de l'idéalisme spéculatif qui, préparée par Leibniz et Kant, élaborée par Fichte, Schelling et Hegel, a assuré une place à l'être, en soi synthétique, de l'identité. Quelle est cette place? Il ne saurait être question de l'indiquer ici j mais il est un point qu'il faut retenir : depuis l'époque de l'idéalisme spéculatif, nous n'avons plus le droit de nous représenter l'unité de l'identité comme la simple uniformité et de négliger la médiation qui s'affirme au sein de l'unité. Le faire, c'est concevoir l'identité d'une façon purement abstraite.

Même dans la formule amendée $A \text{ est } A$, c'est l'identité abstraite qui seule apparaît. Peut-on même dire qu'elle apparaît? Le principe d'identité nous apprend-il quelque chose au sujet de l'identité? Non, du moins pas directement. Il présuppose au contraire qu'on sait ce que le mot d'identité veut dire et quels sont ses tenants et aboutissants. Où nous renseigner touchant cette présupposition? Auprès du principe d'identité lui-même, si nous écoutons attentivement sa base fondamentale et [260] si nous y accordons notre pensée, au lieu de réciter au petit bonheur la formule « $A \text{ est } A$ ». À proprement parler, il faudrait dire : $A \text{ est } A$. Qu'entendons-nous alors? En ce « est » le principe nous révèle la manière d'être de tout ce qui est, à savoir : Lui-même le même avec lui-même. Le principe d'identité nous parle de l'être de l'étant. S'il est valable comme loi de la pensée, c'est seulement dans la mesure où il est une loi de l'être, une loi qui statue : à tout étant comme tel appartient l'identité, l'unité avec lui-même.

Ce qu'énonce le principe d'identité, entendu dans sa base fondamentale, est précisément ce que toute la pensée occidentale ou européenne pense, à savoir que l'unité propre à l'identité forme un trait fondamental de l'être de l'étant. Partout où nous entretenons un rapport, quel qu'il soit, avec un étant de n'importe quelle sorte, nous nous trouvons placés sous un appel de l'identité. Sans cet appel, l'étant ne pourrait jamais apparaître dans son être. Partant, il n'y aurait pas non plus de science. Car la science ne pourrait être ce qu'elle est, si l'identité de son objet ne lui était chaque fois garantie d'avance. C'est cette garantie qui assure à la recherche la possibilité de son travail. Et pourtant cette représentation

fondamentale de l'identité de l'objet n'apporte jamais aux sciences aucun avantage tangible. Il se trouve ainsi que la fécondité et les succès de la connaissance scientifique reposent partout sur quelque chose qui ne lui est d'aucune utilité. L'appel de l'identité de l'objet *parle*, que les sciences l'entendent ou non, qu'elles s'en moquent ou qu'elles en soient au contraire troublées et déconcertées.

L'appel de l'identité parle à partir de l'être de l'étant. Maintenant là où, dans l'histoire de la [261] pensée occidentale, l'être de l'étant a trouvé un langage le plus tôt et le plus ouvertement, à savoir chez Parménide, là τὸ αὐτό, l'identique, parle dans un sens qui est presque excessif. Relisons une des propositions de Parménide :

τὸ γὰρ αὐτὸ νοεῖν ἐστίν τε καὶ εἶναι.

« Le même, en effet, est percevoir (penser) aussi bien qu'être. »

Deux choses différentes, la pensée et l'être, sont ici appréhendées comme étant « le même ». Qu'entendre par là? Quelque chose d'entièrement différent de ce que nous connaissons déjà comme étant la doctrine de la métaphysique, pour laquelle l'identité fait partie de l'être. Parménide dit : L'être a sa place dans une identité. Que veut dire ici « identité »? Dans la phrase de Parménide, que signifie le mot τὸ αὐτό, « le même »? Parménide n'apporte aucune réponse à cette question. Il nous place devant une énigme, à laquelle nous n'avons pas le droit de nous soustraire. Il faut reconnaître qu'à l'aube de la pensée, longtemps avant qu'on n'en vînt à formuler un principe d'identité, l'identité elle-même avait parlé, dans une sentence qui affirmait : la pensée et l'être ont place dans le même et se tiennent l'une l'autre à partir de ce même.

Martin Heidegger, *Le principe d'identité* (1957), traduction André Préau (1968), *Questions I*, Gallimard (rééd. 1982), p. 257-261.